
UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 05120 278 3

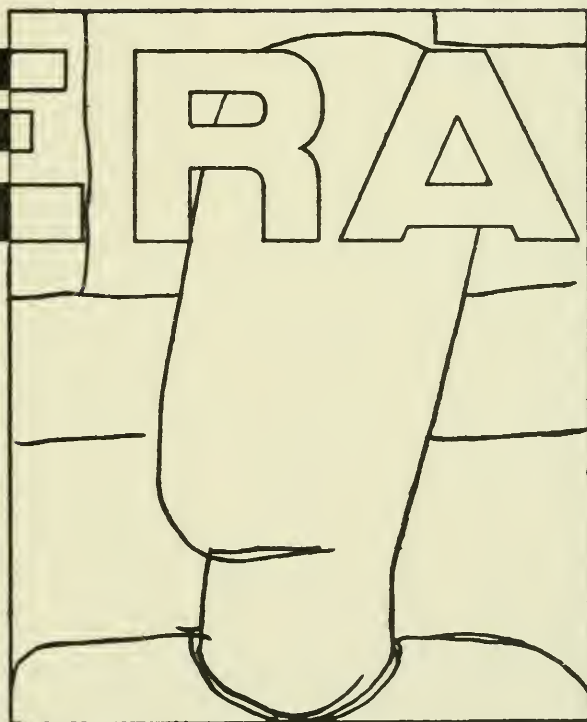
ANDRÉ
DERAIN

CET OUVRAGE, LE DEUXIÈME DE LA COLLECTION XX[e] SIÈCLE, ÉDITÉ SOUS LA DIRECTION DE MR. GUALTIERI DI SAN LAZZARO, A ÉTÉ TIRÉ A QUATRE CENTS EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 400

EXEMPLAIRE N° [illegible]

XXe SIÈCLE

ANDRÉ DERAIN



ÉDITIONS DES CHRONIQUES DU JOUR

PAR ANDRÉ SALMON

2

PARIS 1929











LE Pont de Chatou. Rue Tourlaque. Rue Bonaparte. Rue du Douanier.

1900 — 1907 — 1910 — 1928

Ces lieux, ces dates, c'est la vie d'André Derain et les grands repères — les grands repaires dirait Max Jacob ; ou moins l'eut-il dit rue Tourlaque — de son œuvre.

C'est les « époques » d'André Derain qu'en 1920, dans mon *Art vivant,* j'ai nommé le Régulateur sans entendre protester mon ami, l'expression faisant fortune, reprise un peu partout.



Le Pont de Chatou, l'École de Chatou... En aurons-nous jamais une vue authentique ? Il faut se débrouiller à travers les souvenirs, pudiquement réticents, de Vlaminck et les confidences, plus rares, d'André Derain lui-même.

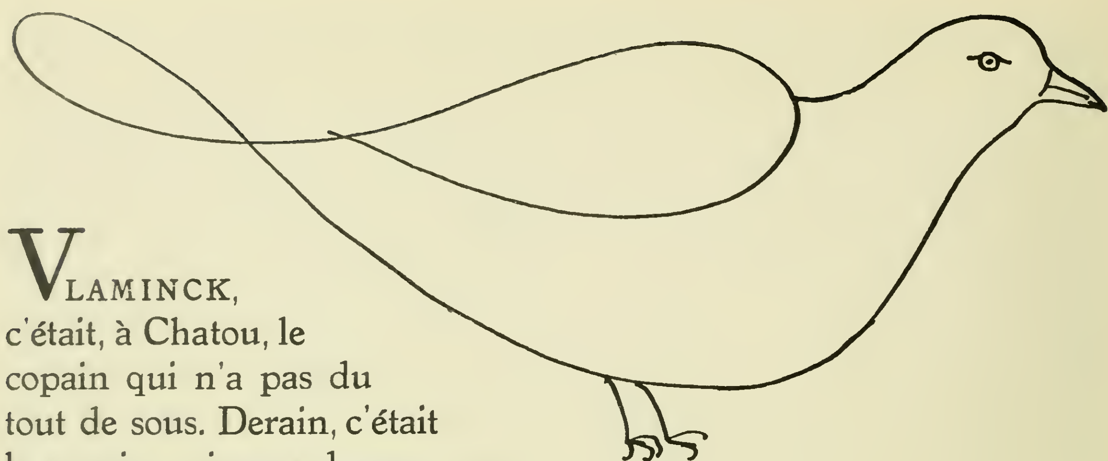
La légende en a bénéficié.

Vlaminck et Derain, deux grands gars de moyenne bourgeoisie. Couple attendu des deux copains adolescents se donnant des rendez-vous de conspirateurs pour pénétrer la ville, bras-dessus, bras-dessous. Ces jeunes hommes qui parfois rentrent tard, ou ne rentrent pas, qui emplissent les nuits de redoutables chansons, donnent du pied au bois des portes et dans leurs lits tièdes

... font trembler les concierges

comme dit Vincent Muselli ami du beau peintre dont il a bien compris l'ambition d'un classicisme renouvelé par la révolution de Chatou.





VLAMINCK, c'était, à Chatou, le copain qui n'a pas du tout de sous. Derain, c'était le copain qui aura des sous un jour. Brillante association ! La pauvreté comme par décret de la Providence faisait industrieux ce Vlaminck incapable de rien attendre d'un art tenu pour une récréation. Ainsi fut-il peintre du dimanche, avant l'Ascension du Douanier, notre grand bougre blond-roux, tour à tour professeur de violon, de solfège, chef d'orchestre du « Casino de Montmartre » et faux tzigane au temps des valses lentes — *Je t'aime et j'en meurs !* — coureur de demi-fond et romancier truculent (« pire que du Mirbeau, mon vieux ! ») de *Tout pour ça, Ames de Mannequins, D'un lit dans l'autre,* Derain donnant à *Tout pour ça,* bouquin qu'à l'époque de la guerre russo-japonaise on trouvait au Palais-Royal mais que bibliophiles et amis de la bonne peinture firent rarissime, d'étonnantes illustrations parmi lesquelles les seules notations pathétiques de l'ancienne vie de caserne.

Vlaminck et Derain furent ces permissionnaires de l'Est, en pantalon rouge et capote ornée d'épaulettes, sans le ceinturon, conspuant les chefs de gare et les « vieilles biques ».

Mais avant les trois ans du pauvre ou les douze mois du dispensé de l'article 23, une famille bien prudente qui destinait son « grand » aux pompes noir et or de Polytechnique, enfermait le







plus possible André ainsi protégé du mauvais exemple de Maurice.

L'X ? La gloire du pipeau, son bicorne et son épée ? Derain, sans se confier à personne et se laissant plus ou moins embastiller, avait en son esprit répudié sagement tout cela devant que d'en jouir seulement.

Des deux copains de Chatou, c'est l'Enfermé promis à l'artillerie, aux forges et chantiers, aux mines, aux ponts-et-chaussées, au port de Rosario et à la catastrophe de Courrières qui, résolument, « se destinait à la peinture ».

Libre comme l'air du fait de moindre bourgeoisie, Vlaminck ne concevait pas que l'art de peindre pût équivaloir tout de bon à un état.

Pensant là-dessus comme son fils, sans toutefois le contrarier, le père Vlaminck dit à Maurice lorsqu'il rencontra son premier amateur : « Profite-s'en parce que, tu sais, ça ne durera pas. »

On peut croire qu'impressionné par la résolution d'André, Maurice se rendait à domicile soumettre ses essais à l'ami virtuel-



lement installé dans la carrière, nonobstant la réclusion bourgeoise.

C'est raisonner trop court.

Il est tout à fait logique que le donneur de conseils ait été ce Vlaminck en liberté. Peintre de paysages avec ses franchises dans ses souliers, maître de posséder la nature, n'était-il pas, devant son ami, comme ce gaillard déluré qui connaît déjà des femmes ?

Derain, dès lors, de proposer ses premières toiles au jugement de son ami en les lui présentant par la fenêtre !

Puis André Derain se gagna toute liberté et les deux copains occupèrent les têtes de pont de Chatou.

Il nous faut, ici, laisser Vlaminck. Bref a été le temps de l'École de Chatou, laquelle n'a pour Vlaminck qu'une valeur historique,

une valeur de chronologie, et jamais hommes formés par d'identiques observations directes ne firent chacun un emploi plus opposé de la raison.

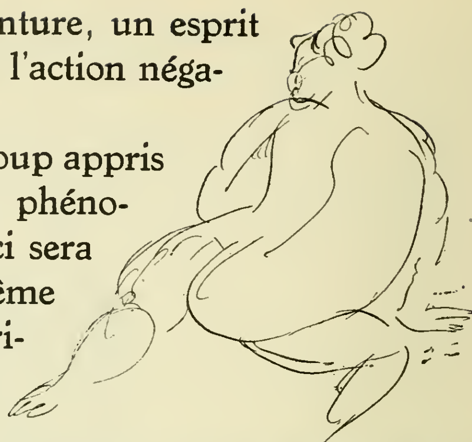
C'est après, bien après, alors que l'un et l'autre tiraient honnêtement chacun de son côté, que parurent de ces critiques toujours



un peu chargés de mission et qui d'une boutade de Picasso, d'une définition toute provisoire de Matisse, d'une explication de Friesz, d'un franc aveu du jeune Derain, sont habiles, après coup, il faut le répéter, à extraire une doctrine. C'est la Couleur pure, c'est le Volume coloré. Du point de vue scolaire, ça peut n'être pas sans valeur.

Il ne s'agit ici que de peindre au naturel André Derain, autant que possible dans la manière de ce *Portrait du Chevalier X*, chef-d'œuvre du temps que le serein épanouissement du peintre n'avait pas encore fait se lever les ennemis et n'avait pas encore permis à plusieurs bons esprits, d'aventure distraits, d'écrire de l'œuvre d'André Derain qu'elle est l'expression d'un esprit pénétrant,

aux prises avec les problèmes de peinture, un esprit que domine un sens critique aigu, dont l'action négative enlève à l'artiste ses moyens.



Témoin pas encore lassé, j'ai beaucoup appris sur la naissance des œuvres, sur ces phénomènes et leurs accords qui font que ceci sera et que cela ne peut paraître. J'ai de même beaucoup appris sur la naissance des critiques, sur la secrète, l'occulte constitution de certaines affirmations.

Il est vrai ; voulant louer un de ses cadets, Derain disait de ce jeune homme :

— Il va droit ; il inspire confiance ; il se pose *tout le problème de la peinture.*

Mais c'est dès le pont de Chatou que Derain avait dit :

— Rien n'est moins favorable à la création lucide que les succès spontanés.

Pour me confier, un soir de plus tard, au Café des Deux Magots :

— Ils disent de N... que c'est un artiste consciencieux !... Mais cette conscience-là, qui n'est pas la Conscience, qu'est-ce que ça vaut ? Vertu d'employé ! Ça n'est pas pour un artiste.

Sur le pont de Chatou c'est, si l'on y tient, le printemps de la Couleur pure ; la première réaction contre l'impressionnisme, violente dans le sentiment très tendre de ce qu'aura été la révolution des impressionnistes, bonnes gens aux notions assez brèves, francs serviteurs d'une exacte poésie terrestre, un peu *prolos,* un peu Buqui-s'avance, mais dont on peut dire ce qu'on a dit de Verlaine, contemporain les dépassant : Ils ont ouvert les fenêtres.

A coups de gros tubes pressés d'un pouce aux ongles carrés, un pouce qui ne tremble pas, on donne, sur le pont de Chatou, son premier aliment au Fauvisme.





Cassis de 1904 ! Cassis intact ! Cassis encore de *Calendal* ! Les mœurs et façons du pont de Chatou s'y prolongent. Ça n'est pas, *Calendal* ! — à Mistral qu'on est venu rendre visite, mais à l'ombre de Cézanne.

A Cassis, tel bel arbre prospère toujours, hanté des chats fâchés d'y trouver plus de cigales que d'oiseaux. Des noms sont gravés à travers l'écorce, de la pointe d'un Pradel de poche. Il y a le nom de Derain, avec la date, pas loin du nom de Friesz qui, parti de la Couleur pure va traverser les voies menant aux friches du Volume coloré. Le nom de Matisse, l'aîné, apparaît en travers, faisant au cœur de l'arbre une blessure plus fraîche.

Lorsque Matisse s'accorde avec les critiques avancés mais sérieux propageant le Volume coloré, Derain souffre mal qu'on l'ennuie du bruit de la Couleur pure. Il a quitté Chatou. A Montmartre, sous un méchant bec de gaz de la rue des Trois-Frères, ce seront des rencontres fortuites pareilles à des rendez-vous. Profonds débats en association avec un nègre blanc habillé de toile bleue, le plus large d'encolure d'entre les chérubins noirs, Georges Braque haletant.

La critique ne monte pas jusqu'à la place Ravignan d'où la critique va descendre.

Dans l'atelier de Picasso, avec pour voisin Van Dongen pauvre et fervent — ah ! c'est la belle époque ! — cette critique qui va descendre s'exerce, dans des jeux. On « fait Degas » ; on « fait Courbet » ; on « fait » même « Victor Hugo ». Parodies épiques garantissant le sérieux de l'avenir. Le mathématicien Princet, nourrisseur du cubisme, s'accommode de la comédie. Voici les cubes introduits dans le paysage par Braque obsédé de l'idée de salut. Avant, on l'a trompé. Est-ce que c'était seulement de la peinture ? Tout est manqué depuis la mort de Seurat et c'est Braque qui amène à Montmartre Monsieur Ingres.



Voici les *Demoiselles d'Avignon,* si vite en pénitence le nez au mur. Ainsi, dix ans plus tard, fera Derain de la *Chasse* et du *Déjeuner.*

Il a loué, rue Tourlaque, un grand atelier clair. C'est la période cubiste ; on le dit ; on l'imprime. Elle est remarquable en ceci qu'on ne saurait en extraire, pour la citer, aucune œuvre cubiste. Le cubisme de Derain c'est la conversation sous le bec de gaz de la rue des Trois-Frères quand une jeunesse ivre de son anonymat, de son impersonnalité, tire à la flèche sur une charmante toile de Matisse, quand elle craïonne ou charbonne sur les murs — voyez



Murillo enfant ! — des centons de ce goût : *Matisse rend fou !... Matisse a fait plus de mal que trois guerres!*

Ce qui n'empêche point de saluer la façon de génie du maître de la *Danse.* Ça se peut littéralement traduire par : *Foin des leçons de Matisse !... Vade retro Satanas.*

Le Malin est séduisant.

Derain ? Il copie en interprétant et l'on discute de son Ghirlandajo. Bientôt après, le Derain de la rue Tourlaque aura accumulé assez de ces objets qui légitimeront le texte futur de Guillaume Apollinaire : « Après les truculences juvéniles, Derain s'est tourné vers la sobriété et la mesure. De ces efforts sont sortis des ouvrages dont la grandeur confine parfois au caractère religieux et où quelques-uns ont voulu voir, je ne sais pourquoi des traces d'archaïsme. »

Il n'est que de s'entendre. On va enlever une dernière Bastille : le Musée d'ethnographie du Trocadéro où les nègres sont captifs des savants. On va se comprendre en traitant de la nécessité du retour aux principes originels, à la loi pure des hautes époques.



Archaïsme ? Apollinaire, qui conteste, achève sur ces mots : « L'art de Derain est maintenant empreint de cette grandeur expressive que l'on pourrait dire antique... »

Archaïsme donc mais dont la pratique apparaît dégagée de toute satisfaction béate à la Pécuchet, d'aucune stupide extase comme du respect imbécile quand il n'y a, à travers le temps, en jeu que soi-même à la poursuite, la reconnaissance de soi.

Pour André Derain, l'archaïsme fut son cubisme.





MONTMARTRE ne pouvait être qu'un accident.

C'est rue Bonaparte que la mobilisation générale vient surprendre André Derain. Dans un grenier romantique tout sonnant d'instruments de musique et de physique. Par la verrière, on voit le ciel ; par la fenêtre bourgeoise remplaçant le guichet d'où, jadis, on hissait la paille, l'œil jouit du coup d'œil magnifique de la cour d'honneur de l'École des Beaux-Arts.

L'armistice l'y renverra pour dix années encore ; dix années d'un labeur qui ne fera qu'avaliser les volontés de l'homme de 1914.

L'atelier de la rue Bonaparte ! Il était bien sympathique avec ses métronomes et ses masques nègres ; ses cartons à dessins empilés et dont les rubans pendaient à l'imitation des barbes des masques africains ; son clavecin et sa commode enceinte supportant en équilibriste des faïences italiennes chargées de pipes en terre à tête : le brave général Boulanger et le vaillant colonel Doods vainqueur de Behanzin et dont le casque vomit la fumée, Félix Faure le galant franco-russe, le petit héros des bataillons scolaires, une belle de Constantin Guys, la Muse à Musset et la Muse à Bibi, Bibi, Musset,



M. Thiers libérateur du territoire et un sauvage aux plumes dorés, en terre d'Ypres. Il y avait les natures mortes séchées, squelettes ; des fards et des pastels, une presse à bras et ce phonographe qui fit chanter, longtemps avant que s'en répandit la mode les plus beaux disques chinois. Tous les instruments, hors les basses, de la fanfare des chasseurs à pied avec toutes les lyres, toutes les cithares du Tchad et de Tombouctou. Derain leur avait rendu la voix. On l'appelait pour cela le Luthier du Désert et, à de certaines occasions, ça pouvait ressortir aussi à des questions de peinture, ce magnifique sobriquet!



Quoi encore ? D'émouvantes images, le Ghirlandajo dans le fond et la *Chasse* contre le mur avec le *Déjeuner* et, suffisamment triomphal, bien roide, le *Chevalier X...* tenant en main ce journal LE JOURNAL aux lettres apparentes et dont, voudrais-je dire pour me faire mieux entendre, la date changeait tout de bon tous les jours. Le Calendrier d'André Derain, ce portrait du *Chevalier X...*

Aujourd'hui, mon ami le grand peintre français habite rue du Douanier, en hommage au vieux Rousseau, non loin de la rue Seurat, une trouée dans le Mont Souris. Je souhaite qu'élargissant un domaine que la bonne Ville de Paris ne recevra jamais avec assez de reconnaissance, Derain nous convoque avant longtemps à l'inauguration de la « rue du Chevalier X... »

Rue Bonaparte, quoi encore ? Des compas, des sextants, des mappemondes, des sphères astronomiques, jumelles et trompes marines et, plaisante caricature, odelette bouffonne au progrès, et en briques,



le fier petit poêle, le « cubilot » devant quoi, pour se réchauffer, le modèle, la rousse au dos parabolique et de lait, la puissante rousse des Sanguines et des Lithographies, et l'autre, fille des grandes tentes, aux cheveux en copeaux de métal tels qu'on les peut voir aux têtes en feuilles de cuivre que le canonnier-conducteur collectionneur de douilles battit au marteau en revenant de la guerre, — devait prendre la pose de la Vénus accroupie.

L'atelier de Baccio Bandinelli, ai-je dit, forçant à travers les siècles le cadre du cabinet de physique de Gassendi.








Voici l'admirable maquette du décor de Derain et celles de quelques-uns de ses costumes, pour le ballet créé à Monte-Carlo

SCHIAPARELLI

Schiaparelli : Robe en Piquella Milply. Capeline en panama blanc de Schiaparelli

Knizé : Jaquette en suède mat blanc, blouse en crêpe, jupe en drap quadrillé

Lucien Lelong : Manteau de sport en cheviote blanche, robe à quadrillé écossais

Véra Boréa : Robe en piqué d'albène blanc, manches courtes, boutons de porcelaine

Paquin : Tailleur en piqué matelassé de Simonnot-Godard, cape mousseline cirée

FRAICHEUR DES TISSUS BLANCS

KNIZÉ • ROSE VALOIS

Car on n'a pu manquer de reconnaître ce qui est si gros de sens. Il n'y a pas de pittoresque dans ce capharnaum. Chaque objet a été acquis raisonnablement ou logiquement créé, les estampes sortant de la presse, les pipes demeurées blanches tout de même achetées pour être fumées et l'on n'emprunte jamais un motif — Dufy l'angéliserait — à ces têtes de terre que Derain cédera volontiers à quelque très nécessaire et très savoureux Musée du Folklore dont, par la grâce du poète Max Elskamp, Anvers nous a donné l'exemple. La boîte de roudoudou dans une image d'Épinal. Derain qui aime les images d'Épinal ne s'en est jamais inspiré, pas même aux plus beaux jours de l'archaïsme, rue Tourlaque, incapable de s'indigner si les enfants découpent ces images conçues pour leur divertissement. Il apprécie divers alcools de roudoudou mais jamais son art n'a fléchi selon l'attraction de l'art roudoudou, cette forme suprême du Baroque et du Rococo.

Rue Bonaparte, les objets étaient venus un à un et, un à un, avaient été cueillis les fruits, maintenant pétrifiés, des natures mortes. Une main franche et ferme, une main que ne tripotèrent à l'excès ni la manucure, ni l'extra-lucide, a repoussé tout cela sur la muraille, a tant repoussé sans rien détruire, faisant confiance aux mites, aux rats, à la poussière, à la pétrification et l'ossification, à toutes sortes de morts lentes et sèches, sans pourriture.

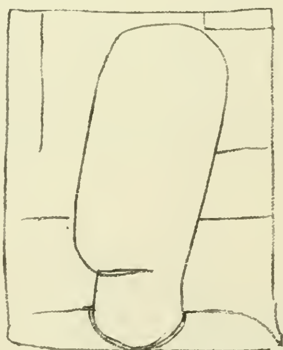
Au centre, une lumineuse place nette, siège du modèle vivant. Et le matériel du peintre réduit à presque rien.



LES soirs de fêtes inscrites au calendrier perpétuel de l'Institut : bal des Quat'-z'-Arts, concours Rougevin, quand, à la flamme des torches et des lanternes vénitiennes, ô Véronèse ! — ou japonaises — ô Degas ! ô Lautrec ! ô Monsieur Frantz Jourdain ! — les élèves dévalent, costumés en Pharaons, en Mérovingiens ou fantômes aux linceuls tachés de « remarques » licencieuses poussant à grands fracas, dans un tonnerre de Train-des-Équipages à la mobilisation, des charrettes à bras lourdes du matériel des concours, instruments de leur supplice — point de direction... le Panthéon ! — André Derain, géant débonnaire, se mettait à la fenêtre, jouissant d'une perspective plongeante telle qu'il se pouvait croire au centre de la cour d'honneur et il n'avait même pas besoin de chanter avec ces écoliers, dont les mieux dupés par les fonctionnaires académiques ont des barbes grisonnantes, pour que son cœur bien accroché battît une charge allègre, vraiment réconfortante.

Derain est toujours en état d'accueillir avec une confiance joyeuse la nouvelle qu'en dépit de l'Institut, des Médicis et des Valois, le concours de Rome a révélé un talent ingénu, viril.

Derain est un homme sans préjugés.



Vos amis, me disait, un jour qu'il trompait sa mélancolie en cuisinant d'abominables jus, M. Antonio de la Gandara, vos amis ne savent même plus ce que c'est que l'embus.

Le pauvre gentleman à pinceaux de la *Dame à la Rose* ne connaissait pas le jeune maître du *Chevalier X.*

Derain sait tout, et singulièrement ce qu'ignorait le Velasquez de M. de Phocas.

Il a tout vu, tout lu et tout compris.

On le lui a reproché.





ON le lui reproche encore, à présent que le voici en son petit hôtel rationnel de la rue du Douanier où, jetés sur des paravents d'une réconfortante banalité, choisis pour la commodité des dimensions, les principaux ornements de l'atelier désencombré ne sont guère que ces velours d'ameublement, parfois gansés de vieil or, de l'ocre au vert chou par la pourpre, ondoyantes ampleurs dont les modestes chatoiements commandent ces âpres somptuosités du décor indéfini des nus du dernier jour. Nus apaisés propres à donner bien du souci à ces innocents qu'on voit, quêtant une règle, balancés de Cézanne à Renoir ; nus si logiquement inscrits dans l'œuvre d'André Derain après les paysages de Provence et d'Italie.

Lorsque furent révélés ces paysages, certain critique doctrinaire leur consacra une étude, article de revue illustré d'un Derain et d'un Corot, parallèlement.



Derain fronça le nez.

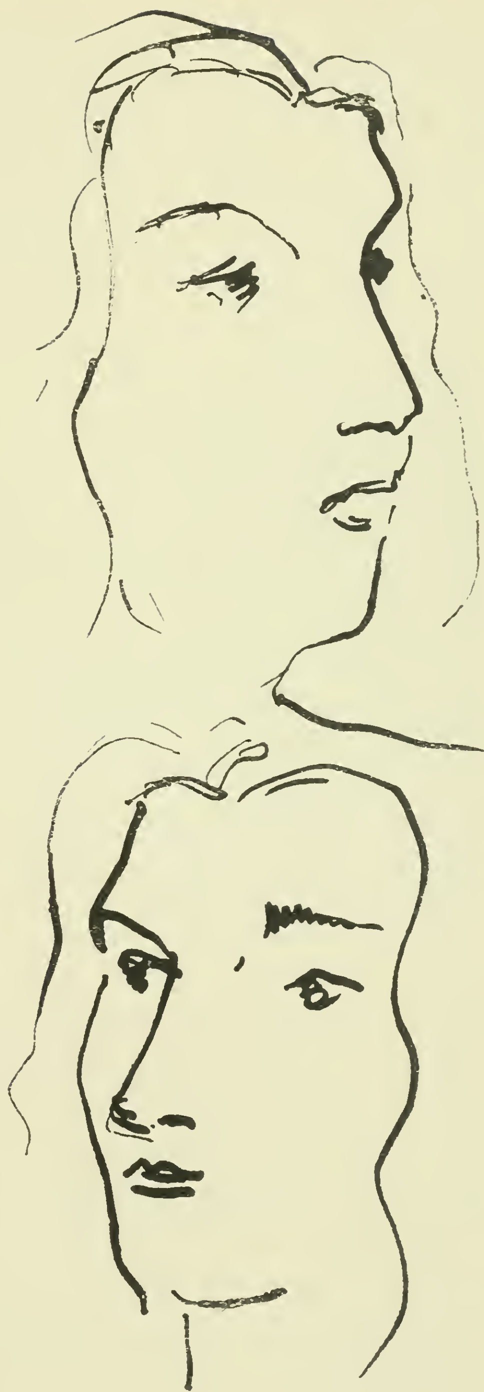
— A ton avis, me demanda mon ami, est-ce pour me faire une vacherie ?

En pouvait-il douter ?

On l'accuse, en souvenir du pont de Chatou, de ne plus entretenir l'émeute. Accusations qui valent celles dont d'autres veulent accabler Picasso coupable à leurs yeux de se fuir et de se démentir.

Esthète allemand dont la collection dispersée demeure célèbre, M. Wilhelm Uhde qui ne soutint pas le cubisme sans hésitations et qui, de son pays, n'a introduit chez nous qu'une plastique sentimentale, a récemment écrit de l'art d'André Derain :

« Voici André Derain, qui naguère déclencha le mouvement des jeunes, lui imposa sa direction, désigna les problèmes ; un de ces chercheurs qui jamais n'étaient satisfaits de leurs trouvailles. Après la période de lutte et d'assaut, il eut bien son ère royale, mais aujourd'hui il s'est figé à l'état de grande nature morte spirituelle, de mer sans vent ni vagues. Un maître évidemment, et de premier ordre, mais froid ; et





quand nous voyons ces produits qui se ressemblent tellement, nous disons : « Hé oui ! c'est très bien peint. »

On ne remerciera jamais assez M. Uhde d'avoir écrit cela qui éclaire si largement tout le parti des détracteurs. En réponse à ces dix lignes, c'est un gros livre que j'écrirais si j'étais critique d'art et non pas rien qu'un poète de bonne volonté cherchant et croyant trouver dans la plastique un apaisant accord avec la poésie par la reconnaissance de tout ce que la poésie ne peut retenir des objets, dans une certaine apparence.

Retenons : Il imposa au mouvement sa direction. Chercheur jamais satisfait. Il désigna tous les problèmes. Bien.

Mais qu'est-ce que pourrait bien être une grande nature morte spirituelle ?



Il n'y a pas de mer sans vent ni vagues. C'est question d'intensité, et, en ce cas, la mesure est si délicate que l'œil n'y saurait suffire.

Rien ne ressemble à rien. L'erreur serait d'autant plus lourde de se fâcher de voir le pommier ne consentir jamais, histoire de se renouveler, à donner quelques fraises, qu'aucune pomme n'est identique à une autre pomme.

« Hé oui ! c'est très bien peint ! »

M. Uhde qui regrette son vieux Paris et les vieux vernissages et notre vieille jeunesse, a encore écrit ceci qui est d'une jolie émotion :

« Du temps où le Café Anglais existait encore, où l'on portait sur les boulevards le chapeau haut de forme et que, sur l'impériale de l'omnibus tiré par des chevaux blancs, l'on parcourait, à une vitesse modérée, mais sans pannes, la ville paisible, Paris était alors capitale de la France artistique. Aujourd'hui où sur les boulevards encombrés d'autos de toutes marques, alternent banques et cinémas avec change et films de tous pays, Paris est devenu la capitale de l'Europe artistique. »

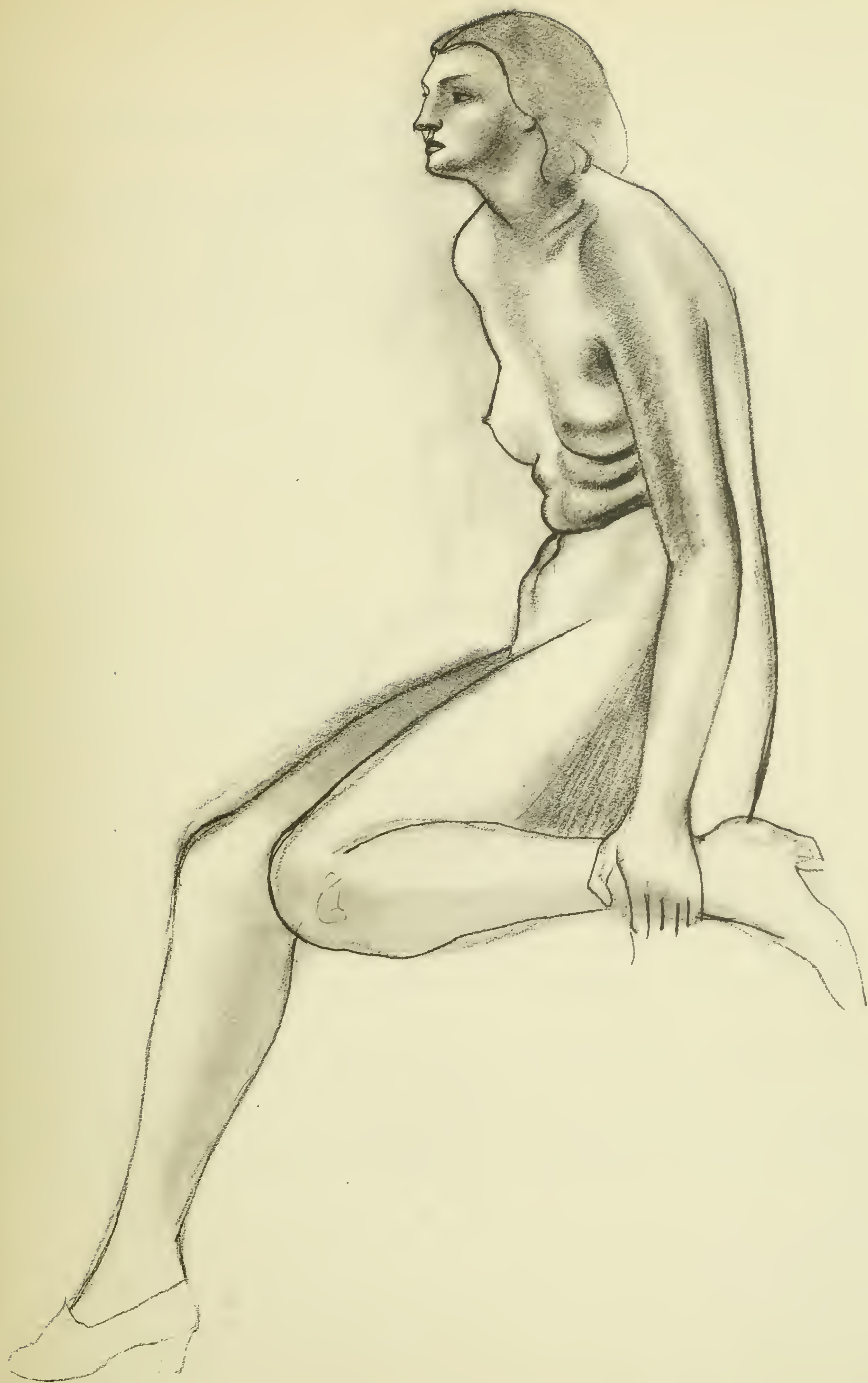
Pour conclure : l'unification de l'Europe est réalisée en un domaine, celui de la peinture. Paris est devenu le centre de la peinture européenne.

Outre le tort qu'il a de juger avec des regrets et de tirer ses arguments du fond d'un chapeau haut de forme, M. Uhde néglige trop cette vérité que le créateur n'a que faire des vertus de l'amateur. L'artiste n'a point mission de vêtir M. U. de sensations sur mesure et l'amateur vraiment éclairé doit s'épargner de ressembler, fut-ce par analogies, au propriétaire exigeant du paysagiste qu'il le flatte dans son orgueil de propriétaire.

Permettra-t-on pas au révolutionnaire de 1905 d'ordonner ses énergies, la quarantaine franchie ? Je tiens pour sain d'admettre même qu'il s'impose « une allure modérée mais sans pannes », méthode essentiellement française et dont l'abandon n'entraînerait pas moins que la ruine même des espérances d'une peinture européenne.

Aussi bien, les images familières à notre ami allemand sont d'un maniement dangereux. Laissons ces omnibus français tirés par des chevaux blancs justement soupçonnés d'Elberfeld et calculateurs, de surcroît.

Aux approches de la cinquantaine, Derain s'impose des limites qui n'entraînent point de renonciation. A l'étendue devenue vaine et dangereuse pour s'être, inévitablement, peuplée d'ombres méta-



morphosant le sol le plus ferme en une ombre de surface, il substitue la profondeur.

Cela est vrai, croyons-le et croyons encore que Picasso luciférien ne se fuit pas tant que ça !... et qu'il a, lui aussi, son bon secret d'une limite auxiliaire de l'illimité.

J'accorde cependant qu'André Derain m'apparaît aujourd'hui suffisamment défendu contre aucun trouble par reflet momentané de soi pour produire au jour, exposer bonnement, cette *Chasse* capable d'obliger ses détracteurs à ravaler leurs arguments purement sentimentaux en dépit de la roideur de l'expression.

Que ne le veut-il !





QUEL cas singulier n'a-t-on pas fait, tout au long des dix dernières années, des écrits de peintres ! A ce point que, cédant aisément aux requêtes empressées, deux ou trois artistes éminents seraient désormais bien en peine de se qualifier peintres plutôt qu'hommes de lettres.

Admirons qu'André Derain dont la mémoire est lourde d'une immense librairie, qui tient la culture pour une chose bonne en soi et qu'on sait habile à s'épargner le pire trouble en donnant une forme harmonieuse à ses débats avec soi-même, propre Aristote



de sa *Poétique* absorbant la *Politique,* excellent philosophe des concepts, trop musicien pour être trop éloquent, ait si bien résisté à l'ordinaire tentation.

Il n'est pas impossible que soit réservé à l'avenir de déchiffrer tel *Journal* mêlant heureusement impressions, sentiments et observations à la Delacroix aux conceptions et propositions d'un Seurat mises en bel ordre par Jules Christophe.

A ma connaissance il n'existerait qu'un texte d'André. Encore ne le connaît-on guère et l'a-t-on, s'il se peut dire, encore moins pratiqué. Il est de la maturité du grand artiste. Un écho, repris, de sa rayonnante sérénité. Un texte important que je me flatte d'avoir quelque peu provoqué. Une révélation conçue en manière de farce, dans le bon abandon reconquis sur ces chers jours anciens que l'on « faisait Degas » chez Picasso, dans la cabane de bois, la Maison du Trappeur arbitrairement dénommée par les nouveaux choryphées : le Bateau-lavoir, sur la Butte méprisée.

Si le temps me semble bien venu de citer du Derain, je m'en veux donner ici l'étrenne.

Comment ne pas ouvrir mon spicilège sur :

Les bons peintres illettrés d'autrefois qui n'écrivaient ni ne lisaient ont disparu.

Ce qui, à la rigueur, pourrait dispenser de poursuivre. On y perdrait trop. Ne serait-ce que ceci :



Une vieille tante (il y en a dans toutes les familles), me criait toujours, lorsque j'étais enfant : « Prends-garde, tu vas tomber, mon Dieu ! mon Dieu ! » Généralement je continuais sans tomber, sans même l'écouter ; quand je revenais vers elle, elle me disait : « Tu vois, je te l'avais dit que tu tomberais ! Pourquoi n'écoutes-tu pas les personnes âgées ! » Et je me fis à ce manège et je sus que pour lui causer la plus grande joie, je devais revenir vers elle en pleurant à chaudes larmes. C'est d'ailleurs vers ce temps que je contractai mes premières habitudes de sournoiserie, d'hypocrisie...

Comme c'est drôle ! La vieille tante est aujourd'hui remplacée par de plus jeunes tantes, ou des tantes toujours jeunes — ah ! les tantes ! — qui reprochent à Derain de ne plus jamais tomber.

On voudrait qu'au moins il se fit un peu mal aux genoux, ce qui relève d'une haute forme de piété.

Pourquoi ne nous accorde-t-il plus de contrefaire la douleur et ses larmes ? Derain soldat connut à Commercy le capitaine M., chef d'escadron :

Ce capitaine M. était splendide mais à cheval seulement. Là, son aspect était à la fois fastueux et terrifiant. Lorsqu'il quittait sa bête, il s'écroulait, il était incapable de marcher avec ses pieds comme tout le monde. On devait le porter et le monter dans sa maison.



Ça, c'est de la critique d'art!

— Cela s'entend mieux que tout, me vient dire un brillant élève de l'Académie N...., à Montparnasse, qui admirerait mon Derain sans réserve si mon ami consentait seulement de venir, comme les autres, enseigner, corriger à Montparnasse!...

Oui, mais, prenez-y garde, jeune homme. Il n'est point si aisé de « quitter sa bête » et combien après cela qui, une fois à terre, se croient des fantassins pour alors pratiquer un art de tir réduit, la *furia* de l'escrime à la baïonnette, qui leur sierait si fort, étant hors les modes du siècle.

Allons, le Baudelaire des *Phares* et du *Salon de* 1845 était bien sage de condamner les métaphores d'inspiration militaire quand ses contemporains ne pratiquaient pas encore trop la métaphore du genre insurgé.



ANDRÉ Derain semble prendre chaque jour un plaisir plus âpre à se dérober. Cependant, il n'a jamais été aussi actuel que le voilà. Jamais non plus on ne s'est tant inquiété de lui. Que de maîtres eussent envié la position que font à ce peintre, jeune encore, les attaques passionnées d'adversaires, peintres ou critiques, en dépit de tout « pleins de lui » !



Les petits fous, de tous les âges, toujours à rêver désordre, culbutes et autres extravagances (dans un absolu dédain des notions de courage vrai et d'authentique audace) s'accommodèrent de l'archaïsme même pour, de certaines violences constructives, espérer une licence accordée à leur déraison. Ils n'avaient pas pris garde à ceci que, dès 1910, André Derain déjà glorieux, traité en maître, n'avait pas craint de redescendre des « hautes époques » pour demander des exemples à Corot, attitude infiniment plus périlleuse. Lorsqu'ils le comprirent, ils l'en accablèrent. Ils l'en veulent encore accabler aujourd'hui.

Ne commettons pas, toutefois, la faute de prêter à Derain l'apparence d'une victime. Ce grand homme se porte à ravir. Il ne souffre, mais comme il faut pour que s'en accommode la sérénité par les dieux permise, que de ces scrupules, de ces repliements qui sont la garantie de sa puissance la plus secrète.



Derain et Picasso, les deux plus grands exemples de peintres dont la nature soit en parfait accord avec la peinture. Ils n'ont rien à se dire.

Ces deux héros opposés peuvent se considérer l'un l'autre avec une cordiale fierté, une surhumaine sympathie sœur de l'humaine indifférence. L'un n'a jamais à répondre à l'autre.

Je ne me suis, certes, pas trompé le jour où j'ai comparé André Derain à l'étudiant courant prendre une leçon de vie en cet amphithéâtre où le cadavre, ressuscitait. Pour lui. En lui.



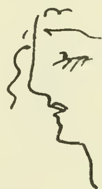
Dédaignant les définitions de ce *Dictionnaire de la Nature* (il ne peut pas ne pas avoir été composé par quelques professeurs) que ses auteurs eux-mêmes consultent en se trompant de pages, frères du séduisant aveugle imaginé par Tristan Corbière et qui « peint avec sa clarinette en se trompant de trous », Derain s'exprime chaque jour identiquement à Gœthe articulant : « On parle de la nature et de son imitation, et on ajoute qu'il doit exister une belle nature : il faut donc choisir, et sans doute ce qu'il y a de plus parfait ; mais à quel signe le reconnaître ? D'après quelle règle doit-on faire ce choix ? Où est cette règle ? *Elle n'est pourtant pas dans la nature* ».

La nature et l'homme dans la nature maître d'une intelligence tendant à l'isoler d'elle, à moins que de la tenir pour propre à établir le lien harmonieux par une espèce de récréation. Le monde ne nous intéresse que par son rapport avec l'homme et que sera l'art sinon l'expression de ce rapport ?

L'art d'André Derain en est une haute expression.

Ce peintre a voulu tout éprouver des recherches anciennes du plus parfait accord et c'est ce qui le fait libre de suivre avec de la sympathie ce qui s'efforce encore dans les tourments et qu'on lui veut reprocher de ne plus soutenir d'exemples tourmentés.

Vouloir tout éprouver, ce ne sera jamais que pour impérieusement choisir. Cimabué, Giotto, Ghirlandajo, Fouquet et les nègres, les tailleurs d'images d'Afrique et d'Océanie, sans consentir d'affiliation au mélanisme, Corot ! Les commentateurs se repassent la liste. Ce serait trahir que l'escamoter, cette liste éloquente.



C'EST sur le pont de Chatou, dans les orgies de la Couleur pure qu'André Derain concevait tout de son œuvre mesurée. Évidemment, la Couleur pure avait son insolence qui flattait les vingt ans du polytechnicien manqué ; mais avait-il laissé l'espérance des Mines ou des Tabacs pour faire carrière dans la Couleur pure ?

La Couleur pure lui fut la puissance explosive d'une machine à explorer le temps de telle sorte que le passé et l'avenir lui devinssent comme des valeurs de convention.

Personne n'est plus actuel que cet André Derain promis aux félicités d'éternité du Louvre et dénoncé par les monomanes du présent.



PLANCHES






112

























































extra plate - does
not belong in this book

TABLE DES ILLUSTRATIONS

PLANCHES

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR LE COMPTE DES
"ÉDITIONS DES CHRONIQUES DU JOUR",
84, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS VIe,
PAR LES SOINS DES IMPRESSIONS A. B. C.
122, BOULEVARD MURAT, PARIS XVIe



